

PREFACE

Le temps est implacable, il fait ce qu'il veut, il ne cesse de se dérouler et toutes les heures de toutes les horloges, où que nous soyons, sonnent implacablement en même temps. Il nous passe dans le corps sans tenir compte de nous. Que nous pensions à lui ou pas, nous avons beau faire, il arrête notre course et notre souffle si ça lui chante. Il nous coupe grossièrement la parole sans savoir si nous avons encore quelque chose à dire. Ainsi, depuis un peu plus de dix ans, Jacques Hassoun a-t-il été *interrompu*. Son café refroidit encore dans la tasse, l'une de ses pipes, froide elle aussi désormais, demeure à demi consommée. Mais, surtout, son stylo est resté suspendu au milieu d'une phrase. Ce stylo en l'air, insatisfait de l'être, nous voulons le voir comme une invitation malicieuse de sa part à poursuivre... Car, s'il est lui-même aujourd'hui dans l'impossibilité de le faire, nous avons la possibilité de subvertir le temps qui, dans sa rigueur imparable, n'avait pas prévu ça : sa pensée continue de graver en nous des mots qui, tous nous étaient destinés. Le livre qui ne paraîtra pas, ainsi que les articles non écrits, ne cessent de nous suivre, voire de nous précéder. Jacques Hassoun n'a pas dit son dernier mot. Rien d'étonnant puisque le dernier mot est toujours prononcé par le suivant pour que le suivant du suivant s'en saisisse provisoirement. Le dernier mot est destiné à un autre, il se doit d'être passé. S'inscrire dans ce mouvement était donc répondre à cette invitation malicieuse et jouer un bon tour au temps.

Aucun des auteurs, dont on pourra lire ici le travail, n'a cherché à s'approprier ce dernier mot manquant mais nul-doute qu'il n'ait constitué une relance de la pensée de chacun. Pourquoi ne pas voir encore dans ce dernier mot manquant toujours à venir, la marque de la pensée, demeurée vivante, de J. Hassoun, dans la mesure où le vivant est changeant, évolutif mais s'étaye sur « la tradition », comme il a su nous le rappeler.

Ainsi était née l'idée d'organiser ce *parler ensemble* de l'homme et particulièrement de son travail qui a marqué bon nombre de psychanalystes et d'autres. Impossible en effet de séparer l'homme de sa pensée qu'il n'a cessé de transmettre.

Jacques Hassoun était un psychanalyste. Il importe de le redire avec force aujourd'hui, à l'heure où le *thérapeutique* est de plus en plus entendu au sens strictement médical et tend à n'être qu'une simple technique, réduisant ainsi le sujet -mais qu'en reste-t-

il ? - à une banale mécanique malade. Il a été l'un de ceux qui a permis à la psychanalyse d'exister, au présent et au futur, dans ce qu'elle a de plus fondamental. Bastion oh combien fragile, mais qui, heureusement a la vie dure, la psychanalyse reste une chance et une arme contre la stupidité et le cynisme politique ambiant. Chance pour les sujets agressés dont les blessures imposées aggravent leurs propres blessures, sujets en mal d'existence réconciliée. Le pari vaut la peine d'être tenu.

Jacques Hassoun, écrivain, théoricien, était avant tout clinicien, clinicien des sujets mais aussi *clinicien de l'Histoire et du politique*. Toute son œuvre, même la plus théorique, est nourrie de clinique. Si la cure, lieu du vif de l'analyse, nécessite un savoir faire, (expression préférable à technique), elle relève d'autre chose que d'un simple apprentissage. Savoir écouter, savoir entendre, demande une disponibilité que l'on appelle désir d'analyse (et/ou désir du psychanalyste), qui entre en résonance avec la propre culture de l'analyste. Or, les domaines religieux, historique, politique, linguistique, littéraire... tous constitutifs de la culture, étaient familiers à J. Hassoun¹ qui savait les faire travailler dialectiquement pour affiner son écoute. Ainsi, pour lui, la psychanalyse n'était pas une pratique en regard d'une théorie, encore moins un bricolage entre les deux, mais une véritable *praxis*. Celle-ci ne s'enseigne pas mais se transmet. Or, nous savons que ce souci de transmission ne l'a jamais lâché et l'on pourrait se risquer à dire que son angoisse profonde s'était muée en injonction à transmettre.

Reprendre son œuvre en y portant un regard contemporain est donc permettre à la pensée de J. Hassoun de ne pas être interrompue et d'essayer de se maintenir dans cette dynamique de transmission. Mais, il nous l'a bien montré,² la transmission n'est pas répétition, elle est toujours transformation et invention. Les auteurs ont su éviter de commenter son œuvre pour l'interroger avec ce regard contemporain, dix ans après l'interruption de sa production.

De même, considérant tous les champs qui ont nourri sa pensée, c'est à des intervenants de disciplines diverses qu'il a été demandé des réflexions et questions se voulant, elles aussi, contemporaines et urgentes.

Car il y a urgence de plus en plus grande à réagir et à agir contre un envahissement manifeste et insidieux de positions énoncées et d'actes *qui nous veulent du*

¹ On peut en avoir une idée dans la série d'articles publiés dans : *Extraits d'une œuvre* paru dans le n° hors série de Che Vuoi ? Collection Psychanalyse et faits sociaux, L'Harmattan, février 2009 ou en consultant en annexe la bibliographie de J. Hassoun.

² *Les contrebandiers de la mémoire*, édition Syros, mars 1994, épuisé..

mal. Les *experts* qui par définition savent pour nous, l'objectif du *risque zéro* qu'il faut atteindre à n'importe quel prix toujours très cher pour se protéger de tout, y compris du meilleur, *l'évaluation* donc *la codification* du moindre de nos gestes voire de nos désirs, l'effacement d'une quelconque idéologie salubre fut-elle utopique, ne produisent rien d'autre qu'une mélancolisation des sujets de plus en plus interdits de paroles non conformes. Chacun est invité à bêler avec son troupeau identitaire en portant les insignes de sa « race » sur sa peau, celles de sa chapelle sur sa poitrine, là où en son temps il était ordonné de porter l'étoile jaune, celles encore de son quartier : cravate bleue à pois blancs, burka fantomatique, tefillins encombrantes, ou Nike aux pieds. A quand celles de son immeuble, de son étage ou de sa salle d'eau s'il y en a une ? Alors, l'exclusion de l'autre commence avec son voisin de palier devenu un étranger. Or, l'étranger d'aujourd'hui, forcément hostile et dangereux, parle souvent avec le même accent, la même langue que nous et nous oublions de le considérer comme une chance et une richesse nécessaire. Le statut du sujet égaré, sous l'œil zélé des vigiles et des caméras, erre sans doute à la recherche d'une nouvelle définition offensive. De quelles manières, J. Hassoun, intellectuel engagé et militant, a-t-il en son temps traité, annoncé et/ou dénoncé ces questions permettant aujourd'hui la relance d'une réflexion sur l'utopie manquante ? N'y aurait-il pas intérêt et nécessité à reprendre ce qu'il écrivait pour tenir bon sur la présence vivante de la psychanalyse, durement et réellement attaquée, notamment dans les institutions psychiatriques et médico-sociales ainsi qu'à l'université ?

De passion, J. Hassoun n'en manquait pas et particulièrement celle pour les mots de l'autre auxquels il accordait tout leur poids. Ces mots nourrissaient ses élaborations, permettant ainsi à sa pensée de se constituer dans l'acte de parole puis dans l'écriture. Cette passion des mots était parente de celle pour les formules paradoxales et les oxymores : « cruauté mélancolique », « passions intraitables », « enfant mort »... Loin d'une coquetterie, il transmettait par là le vif de sa position dans le transfert. On osera dire que le transfert était son affaire, sa grande affaire, son affaire passionnelle. Dans cette position transférentielle, contraire au soliloque, là où l'interlocution ne faillit pas, il trouvait le terreau d'une transmission infatigable.

Or, n'avons-nous pas à lutter aujourd'hui contre une technicisation froide, partout de plus en plus présente, évidemment aux antipodes de la passion ? De plus, est-il possible de tenir une position d'analyste (dans la cure et dans ses élaborations) en se préservant de tout mouvement passionnel ? Ne serait-ce pas la passion qui assurerait un engagement dans la psychanalyse, celle de Freud et de Lacan entre autres, mais aussi dans

celle qui se doit d'être inventée en permanence ? A ce sujet, les textes de Jacques Hassoun, où sa position subjective est toujours présente, restent à interroger et à prolonger.

Si le temps fait la nique à l'éternité, si la mort est définitive, la transmission fait la nique au temps et ne s'arrête jamais. Encore faut-il lui donner les moyens de continuer son travail. Cela nécessite quelques points d'arrêt, quelques scantions, pour qu'elle s'inscrive et se relance, afin que l'interruption ne soit que provisoire. Telles ont été les ambitions de ce travail.

Claude Spielmann